

Les « migrants »¹ « sénégalais »² à la retraite³ voyageant entre la France et le Sénégal : normes alimentaires et sanitaires en débat

Chantal Crenn MCF en anthropologie sociale Universités de Bordeaux

En délégation CNRS UMI3189 Environnement, Sociétés, Santé (Dakar)

Introduction

A Bordeaux vivent des couples de « sénégalais » principalement de confessions musulmane, ou catholique (plus rarement). Ils sont originaires de territoires variés : Casamance, Delta du Saloum, Thies, Dakar, St Louis...Ouvriers chez Ford, chez Lu, ou dans les usines d'embouteillage de propriétés viticoles, ils sont désormais à la retraite alors que leurs épouses, plus jeunes, exercent encore une activité, lors de nos observations. Si elles sont, dans leur ensemble, moins enclines à envisager de rentrer définitivement au moment de leur propre retraite, quelques-unes optent pour un retour au pays, quand les conditions financières le permettent et/ou lorsqu'elles espèrent, par leur présence, contrer le second mariage de leur mari.

Les familles, au sein desquelles ces hommes et ces femmes vivent, peuvent être composées de leurs enfants, de leurs petits -enfants, le plus souvent nés et installés en France, éventuellement d'une seconde épouse restée au Sénégal avec ses enfants, ou encore de frères, soeurs, neveux.

Les pratiques alimentaires étant l'expression assez fidèle des relations familiales, elles révèlent comment la notion de « grande famille » reste importante dans leur imaginaire (même si la famille est recomposée en tenant compte des exigences de la société d'immigration et des individus présents). Par exemple, proposer le partage d'un repas, lors d'une visite familiale impromptue est fortement valorisée, tandis que l'attitude contraire risque d'entraîner la désapprobation de tous (ici et là-bas) et alors même que la logique économique (« vérité de l'immigration » Sayad, 1999) supplante le plus souvent la logique de la paix « familiale ».

En ce début de recherche, j'ai choisi de laisser mes interlocuteurs/trices donner leur version des moments de leur vie qui leur semblaient correspondre à des continuités/discontinuités alimentaires influant sur leur santé. En même temps, j'ai observé les pratiques quotidiennes que ces acteurs sociaux perçoivent comme leur permettant de tirer au mieux partie de leur nouvelle situation de « retraités-combinards » (Crenn, à paraître) entre Bordeaux et le Sénégal.

J'ai alors pris en compte les effets directs et indirects, à long ou à court terme, de la mise en position de minorité ethnique, du vieillissement, de la retraite, de la mobilité géographique entre Dakar, M'Bour et Bordeaux, sur les pratiques alimentaires en lien avec la santé et l'entretien du corps. Dans

¹ La vision misérabiliste de « migrants » forcément précaires, démunis de ressources tant symboliques qu'économiques, se « nourrissant mal », doit être dépassée et complexifiée. Les « relations sociales et identitaires alimentaires » méritent d'être étudiées à l'intérieur des différents cadres d'intégration, de compétition, de conflit...qui ne sont pas identiques pour tous. Mes différentes recherches concernant les étudiants venant de Madagascar à Bordeaux, les ouvriers agricoles venant du Maroc dans le vignoble bordelais ou les ouvriers « sénégalais » des usines bordelaises montrent, par exemple, que le lien entre l'adaptation alimentaire et l'intégration n'est pas mécanique. De plus, parler de migrants à propos d'individus qui sont installés en France depuis plus de 30 ans semble inadéquat, j'utiliserai le terme « migrant » en ayant conscience de ses limites mais aussi parce que mes interlocuteurs sont de nouveau mobiles. Ils se font appelés les « venants » au Sénégal.

² « Sénégalais » : cette catégorie nationale n'est pas uniquement utilisée ici dans un sens juridique et légal mais aussi en tant que processus d'identification qui fournit une référence à des actions concrètes et portant des représentations de soi et des « autres » pertinentes pour une meilleure compréhension des processus de différenciation dans la société française où l'installation des populations dites « immigrées » est devenue une dimension structurelle. A certains moments, cette catégorie nationale est occultée à la faveur de l'appartenance ethnique ou juxtaposée. Interroger le lien entre ethnicité et nationalité n'est pas notre propos ici mais méritera qu'on s'y attarde.

³ La retraite est comprise ici comme étant le moment où un individu cesse son activité professionnelle et perçoit une pension. Il a fallu attendre l'après deuxième guerre mondiale pour que la vieillesse devienne, en France, véritablement « le temps de la retraite » et pour que les « vieux » se transforment en retraités. A ce sujet, on peut se reporter à l'article de DUMONS (Bernard), POLLET (Gérard), « retraité, une identité sociale nouvelle ? », 1994, *Ethnologie française*, XXIV, n° 4, pp. 790-799. On peut aussi, spécifiquement sur le vieillissement des migrants, se reporter à l'ouvrage de Claude Attias Donfut qui caractérise « la condition de retraite par la perception d'un prestation de retraite résultant de droits propres ou dérivés comme les pensions de réversion » in ATTIAS-DONFUT (Claudine), *L'enracinement : enquête sur le vieillissement des immigrés en France*, 2006, Paris, Armand Colin, p. 53.

cette enquête, je m'attache à comprendre (à travers les discours et les pratiques sur l'alimentation et la santé), comment les normes alimentaires, adoptées par les uns et les autres en fonction de l'âge, du genre, de la trajectoire sociale, du lieu(ici ou là-bas), sont loin d'être stables et dépendent du contexte politique et des hiérarchies sociales dans lesquels chacun ou chacune est pris des rapports Nord/Sud .

J'exposerai ici la manière dont ces migrants retraités et leurs épouses perçoivent leurs pratiques dans le pays d'immigration puis, la façon dont au Sénégal, le pays de départ, les pratiques alimentaires de ces hommes femmes dénommés « venants », entrent en tension avec celles des membres de leur famille.

Entrecroisements alimentaires ici, là-bas et trajectoires de vie

M'inscrivant dans le cadre théorique des migrations internationales initié par Bastide, je me suis demandée si le contenu des bols des Sénégalais retraités de Bordeaux avait suivi le « goût français » en matière de ce qui était « bien » ou « bon » à manger ? Et réciproquement, si l'Afrique et l'Europe ne s'étaient pas déjà rencontrées dans les cuisines de ces familles sénégalaises avant même que celles-ci ne viennent en France? Aujourd'hui n'y-a-t-il pas, à travers la globalisation, des influences des manières de manger françaises sur celles du Sénégal et vice versa?

Ce processus « d'entrecroisement des cultures alimentaires », certes asymétrique, ne se perpétue-t-il pas aujourd'hui par les allées et venues de ces migrants âgés entre Dakar et Bordeaux mais aussi du fait de la globalisation des échanges économiques et de la circulation des informations par les médias?

Fragments de vie, fragments culinaires et rapport à la santé

Ces familles sénégalaises vivent en migration une situation complexe en ce qui concerne les pratique alimentaires et la santé. Elles sont face à plusieurs types de références quant aux aliments à manger et à la manière de les prépare, de les ingérer et de considérer leur valeur sanitaire.

Les premiers récits de vie alimentaire que j'ai recueillis auprès des retraités et de leurs épouses mettent en évidence les contraintes économiques et les nouvelles normes alimentaires et sanitaires auxquelles ils ont été confrontés tout au long de leur installation à Bordeaux et qu'ils ont en partie intégrées. Mais ces récits montrent aussi et surtout que ces reconstitutions alimentaires ne prennent sens que par rapport au présent: la fin de leur salariat. Salariat qui, selon eux, justifiait leur présence en France (Vieillesse illégitime selon Sayad).

Par ailleurs, les ingrédients de leur présent sont multiples: le sentiment de non-reconnaissance de leur participation à l'enrichissement de la France, le vieillissement de leur corps, (caractérisé le plus souvent par l'arrivée de l'hypertension, du diabète et de l'arthrose), l'installation définitive de leurs enfants en France, le sentiment de culpabilité par rapport à la famille restée au Sénégal. De plus, ils opposent la valorisation du statut de « vieux » au Sénégal au « jeunisme » présent en France qui, selon eux, relèguerait hors la société les « retraités », « inactifs », les « immigrés âgés »...

A travers ces récits alimentaires et les observations effectuées tant en France qu'au Sénégal, on s'aperçoit que leur identité en constant débat connaît bien des vicissitudes. Ces hommes disent volontiers puiser dans le registre culinaire tant « sénégalais » que « français » s'opposant aux pratiques culinaires de leurs femmes, considérées tantôt trop « sénégalaises », trop grasse, trop importantes en quantités, tantôt trop « françaises », trop rapides, industrielles, voire mauvaises pour leur santé.

Au moment de mes observations, l'alimentation fait l'objet de conflits conjugaux (où la question de l'argent est certes centrale mais pas seulement). Elle met en évidence les transformations des préparations culinaires du fait, selon eux, du salariat des femmes qui est vécu comme une entrave à leur « bon vieillissement » (obligation d'assumer l'approvisionnement, les tâches ménagères, solitude au moment du repas, cuisine rapide...) De fait, les femmes possèdent une grande autonomie dans l'organisation de la préparation des repas. Contrairement aux hommes, leur cuisine m'est exprimée sur le mode de la « continuité » avec le Sénégal, tout en évoquant, pour les plus âgées, les difficultés qu'elles ont eues, au départ, à « cuisiner comme au Sénégal » du fait de l'absence d'ingrédients de base tels le mil, le gombo, le manioc, etc... « Enfin, un Chinois s'installe rue Fondaudège à Bordeaux » se souvient l'une d'elles. Outre les aliments déjà cités, elles s'y approvisionnent en « petit riz » ou brisures de riz. « Les Français ne mangent pas le même riz que nous ». Toutes font le récit de leur approvisionnement en ingrédients « africains », les amenant à circuler avec leur mari (situation nouvelle car l'approvisionnement est plutôt féminin ou se fait séparément) dans les diverses alimentations « chinoises » puis « hindous » de Bordeaux. Des aliments de substitution ont aussi permis de « continuer » à cuisiner comme au pays : le couscous de blé vendu en supermarché, la pâte d'arachide (Dakatine) pour le maffé aux Nouvelles Galeries, le poisson local au Marché de Capucins ou par le réseau des pêcheurs sénégalais d'Arcachon (cousins, frères).

Depuis, l'offre s'est considérablement multipliée suivant le fantastique essor du marché de « l'exotique » en France. Mais si la référence aux pratiques alimentaires de la société d'origine reste très mobilisée dans leurs discours et pratiques, elle entre toutefois en concurrence avec le modèle culinaire français. La société française contemporaine propose une autre manière de concevoir « le manger », qu'elle donne à voir à la télévision par la publicité, les messages de l'INPES qui défilent sur l'écran mais aussi à l'école, dans les centres sociaux...qu'elles ont beaucoup fréquentés à leur arrivée pour apprendre la langue française, « la cuisine française », et « la diététique pour bien nourrir leurs nouveaux-nés ». A l'époque, elles sont loin, disent-elles, d'être insensibles à ces manières de cuisiner car elles les ont vite identifiées à la richesse de l'Occident et ressenties comme porteuses des valeurs de civilité, de politesse, de raffinement proprement français. Accéder à une alimentation variée toute l'année, pour celles qui viennent de zones où l'autosubsistance était la règle, constituait « une chance pour les enfants qui allaient bénéficier d'une meilleure croissance » (Mariétou, 59 ans, à Bordeaux en juin 2009). Bintou (64ans, à Dakar en septembre 2009): « Quand j'ai vu tous ces fruits dans les magasins, j'ai pleuré, j'ai pleuré en pensant à mes enfants restés au Sénégal...Il fallait vite les faire venir pour qu'ils puissent bien grandir ». Aussi, ont-elles eu du mal à comprendre, disent-elles, quand elles étaient jeunes mères de familles, que les membres de la société française donnent à leurs enfants un modèle de pratiques alimentaires essentiellement axées sur les normes « diététiques ». C'est au moment où elles sont pour elles-mêmes ou leurs enfants confrontées à la maladie (obésité, cholestérol, hypertension, diabète) que ces valeurs prennent sens.

Toutefois, avec leur salariat, la fréquentation des cantines par leur mari et enfants, elles constatent qu'il est difficile dans le quotidien de se plier à ces règles diététiques. Finalement, pour ces femmes, l'enjeu diététique n'est pas aujourd'hui situé au niveau d'un choix entre cuisines « sénégalaise » et « française » mais, plutôt, dans une situation d'immigration qui est considérée comme déstabilisante pour leur famille dans le sens où les situations de dominations se cumulent (minorisation ethnique, précarité économique, discrimination raciale des enfants). Si le recours à l'alimentation « traditionnelle sénégalaise » a pu, à un moment donné de leur parcours (adolescence de leurs enfants), être considérée comme une façon de transmettre les bonnes manières de table ainsi que le moyen de « manger équilibré » en opposition aux cantines scolaires, l'alimentation française, considérée comme plus « légère », apparaît, au moment de leur vieillissement et de la retraite de leurs maris, comme un moyen de contrer la maladie (et ce d'autant plus que leurs petits- enfants peuvent aussi être suivis par une diététicienne pour cause d'obésité). Un des apports de Bastide (1960), selon lequel les « faits de culture » ne peuvent s'analyser sans

tenir compte des « faits sociaux », se constate dans les pratiques et les discours de ces femmes. En effet, mes interlocutrices « font de la continuité culinaire dans la discontinuité, du fait des rapport sociaux inégaux entre minoritaires et majoritaires en France: menus « sénégalais » et « français » s'entrecroisent dans la semaine en fonction du rythme et de la disponibilité professionnelle des enfants, des petits-enfants, du souci de suivre les prescriptions médicales ; ingrédients « français » ou manières de faire françaises pouvant aussi servir à perpétuer un « plat sénégalais ». Les pratiques alimentaires féminines rendent compte de la production de symboles culturels, ethniques, religieux ou sanitaires, réinterprétés, hiérarchisés, opposés tant dans l'alimentation quotidienne de fin de semaine. De plus, toutes privilégient, à travers leur cuisine, la relation avec leurs enfants au détriment de celle avec leurs maris même s'ils s'accordent, hommes et femmes, pour considérer que la situation d'immigration (de minorisation telle que la conçoit Danièle Juteau(1999)) est responsable de la perte de « toutes les valeurs positives » : tant les leurs « sénégalaises » que les « françaises » auxquelles ils sont attachés.

Ainsi les hommes retraités n'hésitent pas à s'opposer à leurs enfants, qui se disent pourtant « Sénégalais » et « musulmans », mais qui ne mangeraient, selon eux, que des plats « français américanisés » à base de frites, de pâtes, de pizzas, de hamburgers, et ce de manière individualiste, oubliant de venir déjeuner ou dîner avec eux alors qu'ils sont désormais disponibles. La relégation des manières de manger « sénégalaises » sans acquisition en retour de manières de manger françaises « correctes » « vues à la télévision » (avec des manières de table distinguées, respectant un équilibre entre viandes et légumes, sans trop de matières grasses) n'est pas un problème anecdotique pour ces retraités surtout quand leurs femmes s'associent à ces changements. C'est pour eux, outre la crainte que leurs enfants développent plus tard des maladies de surpoids « comme les « américains » ou soient infectés par des maladies nouvelles, le reflet d'une profonde modification des rôles familiaux qu'ils ne maîtrisent pas.

Le « savoir-pouvoir »⁴ des *venants*

De retour au Sénégal de manière temporaire, ces « Sénégalais » à la retraite (des hommes plutôt et peu de femmes) sont confrontés à d'autres normes alimentaires (valorisation de relations familiales, du riche/gras, de la réplétion/satiété) au sein de leur famille. Eux sont porteurs de valeurs nutritionnelles, d'habitude d'achat de produits de l'industrie agro-alimentaire, de produits de consommations contrôlés...mais aussi d'un système alimentaire où « manger » est devenu un risque en terme de diététique, d'hygiène, d'entretien du corps. Au Sénégal, ça n'est que lorsque le diabète, les AVC, le cholestérol surviennent (avec leurs complications cécité, amputation, paralysie) que les « conseils diététiques » de l'émigrant sont « entendues ». Ceux-ci trouvent un écho d'autant plus fort que ONG et classes sociales moyennes et aisées les valorisent également. Les conseils diététiques délivrés entrent alors dans des jeux de pouvoir et de distinction sociale au sein même des familles. Indépendamment de sa situation sociale en France (souvent des ouvriers), celui qui a migré devient un prescripteur de normes par le partage du savoir diététique et médical des « Occidentaux ». Au Sénégal, cette situation de conseils est « classante ». Elle induit pour celles ou ceux qui aident une certaine ambivalence du fait même des conseils donnés associés à l'Occident le situant au-delà de la frontière nationale « sénégalaise ».

Conclusion

Les discussions et pratiques, de ces retraités, autour des changements alimentaires liés à la santé mettent en évidence les modifications incessantes des prescriptions alimentaires, très fréquemment

⁴ En référence à Michel Foucault : FOUCAULT (Michel), *La volonté de savoir*, 1976, Paris, Gallimard

conçues dans le discours savant comme relevant d'un « noyau dur » culturel transmissible de manière immuable. La construction sociale du « bien manger » par mes interlocuteurs/trices, ici recontextualisée dans des relations familiales en France et au Sénégal, montre sa labilité qu'elle se fonde sur un discours médical, religieux ou identitaire...

Bibliographie

ABELES (Marc), *Anthropologie de la globalisation*, 2008, Paris, Payot.

ATTIAS-DONFUT (Claudine), *L'enracinement : enquête sur le vieillissement des immigrés en France*, 2006, Paris, Armand Colin.

BARTH, (Frédéric), *Ethnic Groups and Boundaries : The Social Organisation of Cultural Differences*, London and Oslo, 1969, Allen and Unwin & Forgalet.

BASTIDE (Roger), « Acculturation », in *Encyclopedia Universalis*, 1984, pp. 114-117.

CRENN (Chantal) et DELAVIGNE (Anne-Elène) « méthodes en anthropologie de l'alimentation », *L'anthropologie biologique du vivant : nouveaux objets, nouvelles méthodes*, édition en ligne du CNRS (à paraître)

DERUDDER (Véronique), « Ethnicisation », in *Vocabulaire historique et critique des relations interethniques, Pluriel-Recherches*, 1995, Paris, L'Harmattan, fascicule 3, pp.34-40.

DIOP (Moumar-Coumba), *Le Sénégal des migrations, mobilités, identités et sociétés*, 2008, Paris, CREPOS, Karthala, ONU Habitat.

DUMONS Bernard, POLLET (Gérard), « retraité, une identité sociale nouvelle ? », *Ethnologie française*, XXIV, n° 4, 1994, pp. 790-799.

FALL (Mar), *Des Africains noirs en France : des tirailleurs sénégalais aux ...Blacks*, 1986, Paris, L'Harmattan.

GALLISSOT (René), « Immigrant, Immigré » *Pluriel Recherches, Vocabulaire historique et critique des relations interethniques*, 1993, Paris, L'Harmattan, Cahier n° 1, pp.65-68.

MAIRE (Bernard) et DELPEUCH (Francis), « La transition nutritionnelle, l'alimentation et les villes dans les pays en développement », *Cahiers agricoles*, n° 13, 2004, pp. 23-30.

MARIE (Alain), ed *l'Afrique des individus. Itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey)*, 1994, Paris, Karthala.

PALOMARES (Elise), « les cadres sociaux de l'identification culturelle », *Bastidiana, Cuisine, alimentation, métissages*, 2000, n° 31-32, pp. 207-224.

SAYAD, (Abdelmalek), *La double absence*, 1999, Paris, Seuil.

